

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Conte originaire

Hugues Corriveau, *Le livre du frère*, Montréal, le Noroît, 1998, 78 p.

Jocelyne Felx

Numéro 91, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Productions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Felx, J. (1998). Compte rendu de [Conte originaire / Hugues Corriveau, *Le livre du frère*, Montréal, le Noroît, 1998, 78 p.] *Lettres québécoises*, (91), 43–43.



# Conte originnaire

*Ne croyez pas que le destin fût plus que ce qui est dense dans l'enfance...*

Rilke

POÉSIE  
Jocelyne Felix

DANS *Le livre du frère*, si intrigant à la simple lecture, ce ne sont ni la censure ni le refoulement qui rusent avec le lecteur, mais, par-delà l'anamnèse freudienne, l'art. Quelque chemin que l'on suive, quelque labyrinthe dans lequel nous nous risquons, le fil d'Ariane qui doit nous dépêtrer se trouve au delà des premières pistes.

## L'oralité dévorante

Rien de plus périlleux que cette volonté de descendre dans l'arrière-monde d'où est sorti l'écrivain, de pénétrer dans la nuit de la petite enfance, cette nuit de l'inconscient où se lèvent des fantômes. On n'entre pas dans les souvenirs comme dans une chambre confortable qui dispense de l'effort, mais comme dans le dur creuset où rougeoie une image de soi, inavouable. Vue à travers une pulvérisation du discours qui sert à fissurer le béton de ce qui est convenu, la lecture de Corriveau du monde de l'enfance donne le vertige. D'entrée de jeu, chassés-croisés et entrelacs de fragments font sentir les relations souterraines entre les personnages du frère, de la grand-mère et de l'écrivain.

*Le livre du frère* tente l'aveu d'une séduction primordiale, donne à voir le sentiment d'une faute, crime au fond de l'âme, qui se répercute jusqu'aux étoiles. Chaque remontée vers les étoiles y est vue comme du fond d'un puits. Les quatre parties du livre conduisent à l'image de la mort comme si le métier d'écrivain était l'issue nécessaire d'une mort survenue jadis, impossible à contenir, fruit parvenu à maturité d'une irrépressible poussée intérieure.

Tenté, visité par la vision d'un frère si pareil à lui-même, miroir identifiant, l'écrivain écrit : « Cette ombre lèche les travaux de mes nuits. » (p. 73) L'écrivain utilise cette vision à son gré, exécute à son propos des variations. Par une série de transformations et de symboles, le personnage du frère ne cessera d'alimenter ce livre jusqu'au malentendu annoncé d'ailleurs par son titre équivoque : ce livre est-il écrit *pour* ou *par* le frère ? Or, le frère a agi hors des tracés noirs sur le papier. Comme Ésaï le fut par Jacob dans la Bible, il est évincé par le cadet dès la première page : « Je passe à mon doigt la bague d'or du grand-père. Elle aurait dû appartenir au frère depuis la nuit des temps. » (p. 11) La jouissance de destruction des conformismes familiaux dont le texte est la manifestation à travers le langage se trouve symbolisée par cette scène. Mais l'ambivalence demeure, car la scène est tout aussi bien le révélateur possible de la relation œdipienne — la grand-mère gigogne contenant toutes les mères de la famille. Plurivoque, la scène de l'anneau représente en sus l'amour pour le frère, faux géant pourri de faiblesse, et pour sa poésie. Devant lui, subjugué, le cadet succombe métaphoriquement à l'anthropophagie de l'ogre :

*Je l'aimais tant. J'ai voulu tout manger de lui, sa vie, sa voix, ses poèmes, son cou engoncé de noir, sa douleur aux yeux, son inquiétude de me savoir vivant. Le frère proclame : « Tu n'existes plus », et il donne l'as à la grand-mère qui rabat le diable sur lui. (p. 40)*

En somme, dans un premier temps, à travers une trame hautement angoissante, auréolée des feux de l'imagination, Corriveau suggère que percevoir, penser, aimer, c'est, d'une certaine façon, dévorer.

## L'oralité fusionnante

Par ailleurs, la communion des frères a pour contrepartie le rejet des corps féminins et celui du frère. Elle suppose l'acquisition d'une capacité de symbolisation par détachement définitif de l'objet. Pour que les retrouvailles des frères et des filles aient lieu à travers la musique, la voix, la gorge, le rythme et la poésie, il faut le désaveu des corps rattachés à la chaîne des générations. L'écriture propose donc un signifié autre, combattant, révolutionnaire ou, plus justement, amoureux, comme le suggère une très belle phrase à la dernière page du livre : « Ces lieux imparfaits n'ont pas su tenir leurs promesses amoureuses. » (p. 73)

Le rejet et l'agressivité chez Corriveau sont les mécanismes de la relance, de la tension de la vie, de la naissance de l'enfant à la parole. Cela ne peut être mieux suggéré d'ailleurs que par le très beau thème du cheval dont la multiplicité des acceptions symboliques, à la fois chthoniennes et ouraniennes, ombrageuses et ailées, terre et ciel, évoque la mère féconde et l'enfant qui, comme la source, manifeste l'éveil des forces impulsives et imaginatives. D'ailleurs, dans la mythologie grecque, jaillie d'un seul coup du sabot de Pégase sur l'Hélicon, la source Hippocrène favorisait l'inspiration poétique, l'oralité fusionnante.

Dans *Le livre du frère*, une tragédie souterraine est jouée, dans les caves, mais dont on n'aperçoit, par des souterrains artistement ménagés, que des scènes décousues, pimentées de touches charnelles, insuffisantes pour créer la terreur. Le délire est maîtrisé et l'art, épris d'épuration et de style, a quand même opéré loin de la grâce et de la joliesse de l'enfance.

Corriveau, romancier, poète, critique, nouvellier et essayiste, saute d'un créneau à l'autre avec une égale maîtrise.



Hugues  
Corriveau

